

Vues d'ensemble

Numéro 274, septembre–octobre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64912ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2011). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (274), 57–63.



À trois, Marie s'en va

Aux Denis Côté, Xavier Dolan, Stéphane Lafleur, Maxime Giroux, Sophie Deraspe, Rafaël Ouellet et quelques autres dignes représentants de la Nouvelle Vague québécoise, il faut maintenant ajouter le nom d'Anne-Marie Ngô. Elle s'est greffée au milieu artistique en réalisant des émissions pour VRAK.TV ainsi que deux courts métrages méritoires (*Cadavre exquis (ou la vraie nature de Cupidon)* et *In vivo*). On a reproché à la mouvance dont elle fait partie sa «lenteur vaine», son «apolitisme» et son désir d'accoucher d'«un cinéma de festivals», comme le rapportait en 2010 Jean-Pierre Sirois-Trahan dans les *Cahiers du cinéma*. Personne n'en doutera: le long métrage de Ngô est



Bad teacher

Sorti à la fin de juin, ce film de Jake Kasdan peine à donner le coup d'envoi aux vacances d'été bien que Cameron Diaz, Justin Timberlake et Lucy Punch s'y partagent la vedette. Bâti sur un scénario vu cent fois, *Sale prof* est un mauvais devoir, bâclé, plein de tics, qui ne sert qu'à mettre en valeur madame Cameron dans ce rôle d'enseignante paumée qui ne rêve que d'un prétendant riche et d'une chirurgie mammaire. Le fric et la conquête du fortuné nouveau titulaire (Timberlake) permettent tous les coups aux deux antagonistes féminines. L'hystérique zélée et combative Amy, qu'incarne Lucy Punch, pousse la préférence de tous vers l'Élizabeth de Diaz, nonchalante, délinquante et sexy, qui manipule

un film bien «de son temps», une perspective amoralisée sur un quotidien sans panache. L'œuvre tarde quelque peu à s'amorcer et fleurit d'abord la mise en scène (on se trouve à la campagne, il faut boire, manger, s'exercer au frisbee; une fille est laissée par son copain, consolons-la donc; comme c'est triste!).

Après une longue mise en contexte qui constituait peut-être un passage obligé, le film contourne ses difficultés et se bonifie de part en part. À des amuse-gueules un peu simplistes, il substitue un plat de meilleur goût. À un scénario à l'état d'ébauche, il supplée par des échanges expressifs. L'aspect improvisé des dialogues, dont le sommet consiste en une discussion sur le jeu du «trou de cul», sert une fin nullement banale: montrer comment la tromperie prend souvent racine dans une expérience anodine, au cœur de petits riens. Bref, le grand mérite de Ngô est d'avoir signé une œuvre dont le naturel rappelle celui du cinéma direct, tout en se donnant assez de latitude pour travailler la mise en scène, installer une véritable histoire et dépasser du même coup la seule sphère esthétique. Le film n'ayant coûté que quelques milliers de dollars — un peu moins de 10000 pour être plus exact —, bien sévère et bourru est celui qui n'insisterait pas sur ces bienfaits.

Pierre-Alexandre Fradet

■ Canada [Québec] 2010, 75 minutes — Réal.: Anne-Marie Ngô — Scén.: Anne-Marie Ngô — Images: Steeve Desrosiers — Mont.: Daniel Vigneault — Mus.: Antoine Berthiaume — Int.: Marie-Laurence Moreau, Delphine Bienvenu, Simon Rousseau — Dist.: Locomotion.

tout un chacun pour parvenir à ses fins. Véritables faire-valoir issus de sitcoms américains, les personnages secondaires font trois petits tours discrets et puis retournent à leur anonymat. La présence d'étudiants justifie à peine le cadre scolaire de l'intrigue. Les clichés se comptent par dizaines et les facéties de madame Punch créent davantage d'irritation que de rires.

Le montage répétitif et elliptique structure de façon assez linéaire le combat de poules que se livrent ces deux enseignantes de *high school* américain. Le scénario prévisible utilise des déclencheurs usuels à la comédie de ce genre. L'image est classique tout autant que la direction artistique. On dénote beaucoup de savoir-faire dans ce film; il stimule tout de même le bâillement et l'ennui. Malgré des dialogues percutants, il semble que les auteurs (*The Office*) aient opté pour la cour de récréation. On remarque peu d'innovations dans la mise en scène verbeuse et grimaçante où le langage para-verbal provocateur et agressif suscite peu l'hilarité souhaitée. Bref, le réalisateur n'a pas révisé ses classiques avant de nous proposer cette comédie estudiantine au langage châtié peu convaincante. Mauvaise note pour un film léger.

Patricia Robin

■ SALE PROF | États-Unis 2011, 92 minutes. — Réal.: Jake Kasdan — Scén.: Gene Stupnitsky, Lee Eisenberg — Images: Alar Kivilo — Mont.: Tara Timpone — Mus.: Michael Andrews — Int.: Cameron Diaz, Justin Timberlake, Lucy Punch, John Michael Higgins, Jason Siegel, Philly Smith, Jillian Armenante, Noah Munck, Thomas Lennon — Dist.: Columbia.



Beautiful Boy

Bill et Kate ne semblent plus avoir grand-chose en commun, si ce n'est peut-être Sam, leur fils de dix-huit ans qui poursuit ailleurs ses études et qui au téléphone, ce soir-là, semble mélancolique et préoccupé. Le lendemain matin, c'est le drame: la police leur apprend que le garçon a tué une vingtaine de personnes autour de lui avant de se donner la mort. Assiégé par une meute de journalistes, le couple se réfugie chez un frère de Kate. On ne sort pas indemne d'une telle catastrophe. Quittant momentanément leur travail, Bill et Kate s'épaulent, s'interrogent, se retrouvent un moment, s'accusent, se détestent. Cette oeuvre dérangeante n'est pas la première à aborder le thème, imposé par l'actualité, de

massacres perpétrés par des adolescents dans leur école, des films aussi différents que *Bowling for Columbine* (Michael Moore, 2002), *Elephant* (Gus van Sant, 2003), *We Need to Talk about Kevin* (Lynne Ramsay, 2011) l'ont fait.

Le film de Shawn Ku ne nous montre pas une seule image de la tuerie et ne tente pas d'en étudier la portée sociale, n'analyse pas non plus la personnalité perturbée de Sam, les causes de son actes, l'origine de son déséquilibre. Non. Ce qui fait la force et l'originalité de ce film, c'est son regard singulier sur le choc ressenti par Bill et Kate, sur leur stupéfaction devant un drame auquel rien ne les préparait et leur recherche désespérée d'une motivation, d'une explication, d'un pourquoi. Le film sera donc essentiellement un huis clos à deux personnages où se révèlent Maria Bello et Michael Sheen, deux remarquables comédiens qui explorent toutes les facettes de la situation intenable dans laquelle ils sont plongés et dont ils ne pourront sans doute jamais s'échapper. Un scénario rigoureux, une caméra agile et enveloppante, une mise en scène sans concession et, surtout, une interprétation bouleversante font de *Beautiful Boy* un film exceptionnel.

Francine Laurendeau

■ États-Unis 2010, 100 minutes — Réal.: Shawn Ku — Scén.: Michael Armbruster, Shawn Ku — Images: Michael Fimognari — Mont.: Chad Galster — Mus.: Trevor Morris — Int.: Maria Bello, Michael Sheen, Alan Tudyk, Moon Bloodgood, Kyle Gallner, Meat Loaf — Dist.: SVbiz / Kinoshm.



Beginners

Une nouvelle relation amoureuse se profile à l'horizon, un être cher nous annonce qu'il est malade et que sa mort est imminente. En matière de relations humaines, nous sommes tous des débutants, nous dit Mike Mills (*Thumbsucker*) dans son second long métrage, le charmant *Beginners*. Le réalisateur s'est librement inspiré de sa vie et de celle de son père. Transposée au cinéma, l'histoire de Mike Mills devient celle d'Oliver, un éternel célibataire de 38 ans qui œuvre comme designer graphique. Et celle de son père Hal, qui avoue son homosexualité à 75 ans puis qui meurt du cancer quelque temps plus tard. Alors qu'il tente de faire son deuil et apprend à cohabiter avec Arthur, le Jack Russell Terrier du défunt, Oliver rencontre Anna, une

actrice française un brin excentrique. Réussira-t-il à faire durer cette relation amoureuse?

Beginners se distingue de centaines d'autres films du même genre par son authenticité et par la sincérité de son propos. Bien sûr, le scénario autobiographique y est pour beaucoup, mais Mike Mills a réussi à diriger tous ses acteurs de belle façon. La vivacité, voire la douce folie d'Anna, si bien rendue par Mélanie Laurent (*Inglourious Basterds*) lorsqu'elle se promène en patins à roulettes dans les couloirs du Biltmore Hotel, nous rappelle à bien des égards celle de Summer (Zooey Deschanel) dans *(500) Days of Summer*. Ou encore celle de l'actrice réalisatrice Miranda July, épouse de Mike Mills. Quant à Christopher Plummer (*The Last Station*), celui-ci réussit à rendre son Hal bien attachant avec sa perpétuelle joie de vivre, même face à la mort, comme lors de cette scène où il danse au salon avec son jeune amant. Un candidat potentiel aux prochains Oscars? Enfin, avec ses photos d'archives, ses dessins gribouillés qui expriment les états d'âme d'Oliver, ses flashbacks et ses sous-titres qui font parler le chien Arthur, le réalisateur réussit à insuffler une bonne dose d'originalité au récit, à garder bien vivant l'intérêt du spectateur tout au long de la projection et à faire de *Beginners* un bien joli film.

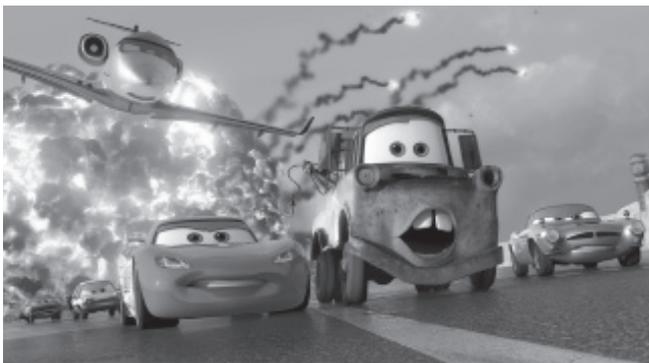
Catherine Schlager

■ États-Unis 2010, 105 minutes — Réal.: Mike Mills — Scén.: Mike Mills — Images: Kasper Tuxen — Mont.: Olivier Bugge Coutté — Mus.: Roger Neill — Int.: Ewan McGregor, Christopher Plummer, Mélanie Laurent, Goran Visnjic, Kai Lennox, Mary Page Keller — Dist.: Alliance.



Captain America: The First Avenger

On voit, depuis quelques années, défiler sur nos écrans une panoplie de films inspirés des superhéros de deux maisons d'édition de bandes dessinées : DC comics (*Batman*, *Superman* et *Green Lantern*) et Marvel. Ces derniers ont toutefois une stratégie de mise en marché intelligente et nous préparent depuis *Iron Man* (2008) au retour des *Avengers* (sortie prévue en 2012), le personnage de Nick Fury, le recruteur, interprété par Samuel L. Jackson, faisant le lien entre les films. Après plusieurs productions de qualité, nous en sommes à mettre en scène des personnages de moindre importance, comme ce *Captain America* créé fin 1940 par l'illustrateur Jack Kirby et le scénariste et dessinateur Joe Simon. On a fait appel au réalisateur Joe Johnston, dont les films restent assez quelconques : *Jumanji* (1995), *Jurassic Park 3* (2001), *Hidalgo*



Cars 2

Beaucoup plus rythmé que le premier film mettant en vedette ces petites bagnoles, le nouveau long métrage de Pixar saura réjouir les petits comme les grands amateurs de mécanique. D'entrée de jeu, on nous plonge dans une histoire d'espionnage digne des bons vieux James Bond. Un complot ourdi par de méchantes voitures frustrées de ne pas avoir eu de succès commercial sert de trame de fond à ce scénario jouissif. Maintenant champion du monde, Lightning McQueen est de retour auprès de ses amis pour des vacances bien méritées. Une voiture hybride, magnat de l'industrie des carburants, lance alors le défi d'un grand prix mondial pour faire la preuve de la qualité de son Allinol. McQueen et son bon copain Mater partent donc,

(2002). Filmographie bien loin de celle de Kenneth Branagh qui s'est dernièrement coltiné l'adaptation de *Thor*.

Le chétif Steve Rogers sera transformé en jeune homme musclé et doté de super conditions physiques afin de créer une nouvelle race de soldats capables de contrer la montée des nazis. En 1942, l'officier Schmidt, alias Red Skull, met la main sur la merveille du trésor d'Odin qui lui permet de développer des armes de désintégration spectaculaire. Les deux hommes devront s'affronter dans un combat sans merci. Ce film, mis en scène de manière classique, fait appel à tous les clichés du genre : de la jolie fille membre des forces armées, au gros plan sur le décompte du détonateur, aux poursuites à moto, à la grande finale dans un avion plein de trous. Les méchants allemands, vêtus de magnifiques longs manteaux de cuir, œuvrent dans des bunkers tout noirs en écoutant de la musique classique et sont, bien entendu, végétariens. Les quelques traces d'humour dans les dialogues n'arrivent pas à compenser les multiples incohérences du récit. Les cascades, même si elles sont bien exécutées, et les effets visuels manquent de suspense. La trame sonore est des plus désagréables par son patriotisme exacerbé. Mais, après tout, les héros ne sont-ils pas tous fabriqués en Amérique ?

Élène Dallaire

■ **CAPITAINE AMERICA: LE PREMIER VENGEUR** | États-Unis 2011, 124 minutes — Réal. : Joe Johnston — Scén. : Christopher Markus, Stephen McFeely — Images : Shelly Johnson — Mont. : Robert Dalva — Mus. : Alan Silvestri — Int. : Chris Evans, Hugo Weaving, Hayley Atwell, Sebastian Stan, Tommy Lee Jones, Dominic Cooper — Dist. : Paramount.

avec quelques comparses, relever le pari et tenter de clouer le bec de Francesco Bernoulli, un bolide de formule 1 très prétentieux.

Nous partons donc pour un tour du monde amusant et festif. Lors de la première course, on nous présente plusieurs archétypes de la culture nipponne et Mater, vieille remorqueuse rouillée, se retrouve malgré lui enrôlé par l'agent secret Finn Mc Missile, une Aston Martin à qui Michael Caine prête sa voix. Animé avec la virtuosité habituelle de Pixar, le film regorge de décors d'une grande beauté. Le design, les textures et les éclairages rendent très bien les ambiances des pays visités. Les blagues qui rythment le scénario offrent plusieurs niveaux de lecture. La famille Fiat en Italie, les Citroën en France, la reine d'Angleterre en Rolls-Royce, toute une kyrielle de marques et de vieux modèles forment une faune hétéroclite représentative de l'histoire du design automobile. Michael Giacchino, qui s'est déjà mérité l'Oscar de la meilleure musique pour *Hop*, signe une composition qui rappelle la musique des films d'action des années 50 et 60. On pense à *Peter Gunn* de Blake Edward et à la très efficace musique d'Henri Mancini. Depuis *Ratatouille*, l'équipe de recherche de Pixar s'inspire de plus en plus de l'Europe et cette ouverture aux autres cultures lui fait grand bien. Une production de grande qualité tant sur le plan visuel que sonore.

Julie Demers

■ **LES BAGNOLES 2** | États-Unis 2011, 106 minutes — Réal. : John Lasseter et Brad Lewis — Scén. : Ben Queen, Dan Fogelman, Brad Lewis et John Lasseter — Images : Jay Shuster — Mont. : Stephen Schaffer — Mus. : Michael Giacchino — Voix : Owen Wilson, Larry the Cable Guy, Michael Caine, Emily Mortimer, Jason Isaacs, John Turturro — Dist. : Buena Vista.



Crazy, Stupid, Love

Triste retournement de situation pour Glenn Ficarra et John Requa (*Bad Santa*), cosignataires de *I Love You Phillip Morris*. Ce côté subversif, cette attitude décomplexée, anticonformiste qui nous avait séduits, leur dernier opus s'en trouve privé. À la défense du duo, *Crazy, Stupid, Love* a été écrit par Don Fogelman (*Cars*) qui, de toute évidence, a passé ces dernières années à (trop) regarder les sitcoms : personnages unidimensionnels, séquences d'une prévisibilité affligeante, pauvreté dramatique... Si une quelconque originalité est à trouver, elle est dans la séquence d'ouverture durant laquelle la caméra traverse, au ras du sol, la surface d'un chic restaurant où les personnages de Carell et Moore prennent place, faisant découvrir les souliers des clients. Arrivée sous la table de ces derniers, la caméra montre des paires de chaussures on ne peut



The Devil's Double

Depuis *Once Were Warriors*, le cinéma de Lee Tamahori ne cesse de précipiter sa chute. Après ce premier succès, il succombe vite aux sirènes de Hollywood, se laissant tenter par des projets des plus variés ; certains de bonne qualité (*The Edge*, *Mulholland Falls*) et d'autres plus discutables (*Next*, *xXx: State of the Union*). Aujourd'hui, avec *The Devil's Double*, sa chute semble ne plus connaître de limite, tant l'exercice constitue un ratage complet, doublé d'une vulgarité tout simplement malsaine. Campé en Iraq, vers la fin des années 80, ce film suit le rapatriement d'un soldat, Latif, vers sa terre natale, pour être aussitôt choisi comme le double du fils de Saddam Hussein, Uday... Bien malgré lui. Tamahori et son scénariste, Michael Thomas, inscrivent leur récit dans un contexte historique clair : l'invasion du Koweït par les troupes d'Hussein, avant que les Américains ripostent. Tamahori va jusqu'à débiter son film par des images d'archives, ce qui laisse présager une certaine véracité, une inclinaison vers

plus dépareillées. Aucun mot sur la disharmonie conjugale n'est encore prononcé et pourtant tout est signifié. Alors, quand dans un élan désespéré de dialogue, Moore annonce son intention de divorcer au grand dam de Carell, le spectateur les devance. C'est le résultat d'une mise en scène adéquate, intelligente.

Or, justement, cette intelligence fait défaut ici. Nulle faculté de discernement qui ferait comprendre aux metteurs en scène que la première scène présentant le personnage de Ryan Gosling n'a aucun lieu d'être si tôt dans le film. Pas plus que ce plan ridicule de Stone en train de se prélasser dans un dispendieux fauteuil, brisant ainsi le rythme, la continuité de la séquence la plus réussie du film. Trop bavard à force de marteler son message, se battre coûte que coûte pour son âme sœur (au cas où il ne l'aurait pas saisi, le spectateur a même le droit à un dernier rappel des plus éreintants), *Crazy* dépeint l'amour avec la même sentimentalité qu'un lycéen, promouvant la virilité raffinée de l'homme (autant dire la surface) tout en extrayant de lui toute profondeur ou forme de personnalité affirmée. Bref, il nous laisse avec le triste pressentiment que Ficarra et Requa ont finalement rejoint les rangs du conformisme hollywoodien. Compensation mineure, l'œuvre compte sur deux des acteurs les plus prometteurs qu'on ait vus depuis longtemps : Gosling, en voie de devenir majeur, et Emma Stone, splendide actrice pétillante de charme offrant sans contredit au film sa plus belle scène !

Sami Gnaba

■ UN AMOUR FOU — États-Unis 2011, 118 minutes — Réal. : Glenn Ficarra, John Requa — Scén. : Don Fogelman — Images : Andrew Dunn — Mont. : Lee Haxal — Mus. : Christophe Beck, Nick Urata — Int. : Steve Carell, Julian Moore, Ryan Gosling, Emma Stone — Dist. : Warner.

l'Histoire, vue depuis les rangs irakiens. Rien de plus faux.

Très rapidement, le récit se désengage du géopolitique, se concentrant plutôt sur les rapports antagonistes entre l'instable Uday et son double, homme du peuple, de raison, engouffré dans un monde qu'il exècre au plus haut point... monde dominé par la trahison, le meurtre, la décadence et la prostitution. De ces éléments, Tamahori se complaît, et va à la limite de l'insupportable à travers une mise en scène qui cherche à séduire son spectateur par une accumulation d'images répétitives à l'évidence *photoshopées*, torrides et outrageusement violentes (corps éventrés en gros plan), cachant mal la vacuité sur laquelle elles se fondent. Dans sa poursuite du spectaculaire, des artifices séducteurs, Tamahori aboutit finalement à une farce grotesque aussi immorale que son protagoniste. Difficile en effet d'excuser cette scène où Uday, sommant une jeune lycéenne (enlevée, puis violée et tuée) de prononcer certaines paroles qu'on aura ici l'intelligence de taire, commence à parcourir son corps dévêtu. Et que fait la caméra de Tamahori ? Très serrée, par une impardonnable sensualité, elle s'accorde aux moindres gestes d'Uday. Pour reprendre les mots de Jacques Rivette, un cinéaste capable de composer un plan aussi abject n'a le droit qu'au mépris.

Sami Gnaba

■ Belgique 2011, 109 minutes — Réal. : Lee Tamahori — Scén. : Michael Thomas, d'après le roman de Latif Yahya — Images : Sam McCurdy — Mont. : Luis Carballar — Mus. : Christian Henson — Int. : Dominic Cooper, Ludivine Sagnier, Raad Rawi — Dist. : Equinoxe.



The Future

Six ans après *Me and You and Everyone We Know*, un impressionnant premier film à la fois rafraîchissant et maîtrisé, l'artiste multidisciplinaire indépendante Miranda July poursuit dans la même veine artistique avec un second long métrage, *The Future*. Dans cette chronique sentimentale sur l'ère moderne, la réalisatrice adopte un ton décalé et réaffirme sa démarche artistique. Mêlant à la fois le cinéma abstrait et l'insolite avec une légère et douce touche de surréalisme, la réalisatrice propose une réflexion sur le temps, l'espace, l'incommunicabilité et, bien sûr, la peur de l'engagement dans un futur aux confins d'un présent fragile. De brillantes idées se



Illégal

Gagnant du prix SACD à la Quinzaine des réalisateurs en 2010, *Illégal* souffre d'un excès de bonnes intentions. Certes, il est difficile de nier l'efficacité du portrait brossé par Olivier Masset-Depasse d'une sans-papiers désespérée, aux prises avec un système kafkaïen qui ne cherche qu'à la jeter hors du pays. Anne Coesens, comédienne fétiche du réalisateur, habite le personnage de Tania avec une fiévreuse intensité et la frappante vérité qu'elle lui insuffle rend le drame vécu par Tania d'autant plus insoutenable. Bien sûr, il est tout aussi difficile d'être contre cette dénonciation en règle de la brutalité du système, la situation des immigrants illégaux en Europe étant d'une précarité et d'une dureté sans nom. Comment, en effet, ne pas se réjouir de toute œuvre forçant à ouvrir les yeux pour prendre connaissance de l'inacceptable? Là n'est pas le problème. C'est que cette situation

dégagent de l'ensemble et on ne peut que souligner l'audace et la démarche métaphysique de la cinéaste.

Or, après un début très prometteur, le film perd beaucoup de son intérêt. À force de trop vouloir faire différent, par cette volonté d'aborder les relations fragiles d'aujourd'hui sous un angle unique et singulier, la réalisatrice se perd dans ses propres méandres. Autant il émanait de son premier film une émotion palpable, autant on reste froid et quasi de marbre devant les actes commis par les protagonistes (dont la cinéaste, qui joue le rôle principal), sauf pour le chat malade et le narrateur omniscient du film. Dans la même optique, son conjoint dans la vie courante, Mike Mills, a eu la main plus heureuse et a réussi là où elle a échoué avec son touchant *Beginners*, sorti peu de temps avant *The Future*. L'humour pince-sans-rire se fait plus discret dans ce dernier et la cinéaste n'est pas toujours convaincante lorsque vient le moment de mettre en corrélation les temps anciens pour exprimer les phobies du monde moderne. Plus intimiste et moins accessible que son premier long métrage, *The Future* demeure un curieux objet d'art, duquel on admire la démarche très ambitieuse, mais qui, somme toute, demeure un peu trop impénétrable pour que le spectateur se sente aspirer par les émois et tourments des protagonistes.

Pascal Grenier

■ États-Unis 2011, 91 minutes — Réal. : Miranda July — Scén. : Miranda July — Images : Nikolai von Graevenitz — Mont. : Andrew Bird — Mus. : Jon Brion — Int. : Hamish Linklater, Miranda July, David Warshofsky, Isabella Acres, Joe Putterlik — Dist. : Métropole.

est aussi d'une complexité titanesque, aux ramifications infinies. Et c'est justement cette complexité nuancée qu'il manque au film.

Évoquant l'œuvre des frères Dardenne dans sa facture hyper réaliste quasi documentaire — impression décuplée par l'usage intempestif et nauséux de la caméra à l'épaule —, *Illégal* est tout aussi gris, sombre et dénué d'humour que la plupart des films de ceux-ci. Mais Masset-Depasse a une thèse précise et restreinte à défendre : le système de répression de l'immigration illégale est absurde, inhumain et déshumanisant. En se tenant strictement à l'exposition de cette thèse sans sortir du cadre purement clinique de la démarche — et, visiblement, c'est ce qu'il souhaitait faire —, il passe son message à coup de massue plutôt qu'en évoquant une émotion cathartique qui dépasserait la répulsion. On est bel et bien horrifié mais, étrangement, très peu touché. En fin de compte, on est même un peu irrité par si peu de subtilité. Ken Loach, avec *It's a Free World...*, véritable coup de poing d'une ambiguïté morale effrayante et fascinante, dénonçait la perversité et la brutalité de la situation des sans-papiers de manière autrement plus percutante. Bref, *Illégal* ne va jamais plus loin que le simple tour de force d'une actrice investie de son rôle. La démarche est remarquable, certes. Louable, absolument. Mais résolument limitée.

Claire Valade

■ Belgique / Luxembourg / France 2010, 90 minutes — Réal. : Olivier Masset-Depasse — Scén. : Olivier Masset-Depasse — Images : Tomasso Fiorilli — Mont. : Damieu Keyeux — Mus. : André Dziejuk, Marc Mergen — Int. : Anne Coesens, Alexandre Gontcharov, Essé Lawson — Dist. : Axia.



Rise of the Planet of the Apes

Comme dans tous les films de science-fiction de ce type, dont la prémisse s'appuie sur un cocktail de bonnes intentions scientifiques, de capitalisme aveugle et de stupidité rampante menant inévitablement à une catastrophe planétaire allumée par une série de concours de circonstances, on ne peut s'empêcher de se demander... comment les personnages ne semblent jamais avoir été eux-mêmes exposés à ce type de films! Pourtant, si l'on écoutait plus souvent les leçons prodiguées par Hollywood, bien des fins du monde pourraient être évitées... Il s'agit donc de laisser son scepticisme à la porte de la salle obscure pour apprécier l'in vraisemblable récit que l'on s'apprête à nous offrir. L'important n'est pas tant de croire en n'importe quoi, mais bien de se mettre à la disposition du récit – en autant, bien sûr, que l'univers créé soit cohérent en soi.



Starbuck

Énième comédie québécoise estivale, *Starbuck* laissait présager le pire (les sur-vues affiche / bande-annonce / Huard, la prémisse: un éternel ado découvre qu'il est le géniteur de 533 enfants) et le moins pire (la présence de Ken Scott, scénariste de *La Grande Séduction* et réalisateur des *Doigts croches*). Objet mercantile conçu pour tous, *Starbuck* irrite d'abord par son mélange de tons (passant du comique au tragique et nous, du rire au *motton*), ses archétypes de second rôle (la droguée, le sportif, l'artiste, l'homo, le gothique, l'handicapé) et ses bons sentiments. Il y a aussi le manque de soin apporté à l'illustration de la culture polonaise, les notes de piano tire-larmes (et à mi-parcours, l'insupportable chanson de Caracol) et le maquillage de Patrick Labbé, plus *has been* que jamais dans ce rôle d'avocat mal esquissé. La paternité,

Rise of the Planet of the Apes n'est certainement pas parfait sur ce point. Par exemple, parler n'est pas qu'affaire d'intelligence mais aussi de biologie: des cordes vocales développées sont nécessaires et la drogue miracle élaborée n'affecte que le cerveau, non pas les tissus. Mais il faut avouer que cette nouvelle plongée dans la planète des singes est plutôt agréable et réussie, malgré quelques extrapolations scientifiques aux limites du plausible (et des personnages humains relativement peu nuancés). C'est que l'intérêt du film se situe ailleurs, dans ces singes justement, des primates plus exactement, si fascinants par leur intelligence déjà fort développée et si singulièrement proches des humains. Le sérieux avec lequel ces héros improbables sont traités est tout à l'honneur des auteurs du film. Le personnage de Caesar, brillamment interprété par Andy Serkis, est captivant de subtilité, de puissance crue et d'intelligence raffinée en devenir. Son évolution et sa révolte sont passionnantes et les effets spéciaux qui lui donnent vie ont rarement été plus convaincants (tout est dans les yeux et les mains, criants de vérité). Les chimpanzés, gorilles et orang-outans qui l'accompagnent dans sa quête d'affranchissement sont incarnés de façon tout aussi éloquentes. Les autres éléments narratifs ne sont qu'au service de leur histoire.

Claire Valade

■ LA MONTÉE DE LA PLANÈTE DES SINGES | États-Unis 2011, 105 minutes — Réal.: Rupert Wyatt — Scén.: Rick Jaffa, Amanda Silver, d'après le roman de Pierre Boulle *La Planète des singes* — Images: Andrew Lesnie — Mont.: Conrad Buff IV, Mark Goldblatt — Mus.: Patrick Doyle — Int.: Andy Serkis, James Franco, Freida Pinto, John Lithgow, David Oyelowo, Brian Cox, Tom Felton — Dist.: Fox.

thématique éternelle et usurpée du cinéma québécois — pour le meilleur (*Gaz Bar Blues*, *C.R.A.Z.Y.*, *Curling*) ou le pire (*L'Audition*, *De père en flic*, *Horloge biologique*) —, sert ici de réflexion sur le don de la vie, jamais bien loin d'une morale éreintante vantant la responsabilité et l'entraide familiales.

Mais *Starbuck*, nonobstant ses défauts inhérents (et notre mauvaise foi), réussit le pari qu'il s'est donné: livrer un divertissement populaire honnête et efficace qui assume pleinement son côté *feel good movie* à l'américaine (un remake avec Sandler serait d'ailleurs envisageable). Et on s'étonne de la mise en scène, de ces longs plans d'ensemble (plutôt rares dans la production nationale commerciale qui cultive la formule du champ / contrechamp), de cette direction photo texturée et un peu crasse, de ces cadrages surchargés avec leur belle profondeur de champ. Et on finit même par compatir avec ce looser pataud et grasseyeux, croisement entre Amélie Poulain et Forrest Gump, campé par un Huard dont on ignorait jusqu'alors la vulnérabilité. Et ce qui reconforte surtout chez Scott, c'est qu'il se range loin derrière l'insipidité d'un Gaudreault et la vulgarité d'un Canuel ou d'un Huard (le «cinéaste»). Provenant d'un film de box-office qui parle autant de sperme et de masturbation, on saluera ce supplément d'âme et de classe.

Mathieu Séguin-Tétrault

■ Canada [Québec] 2011, 109 minutes — Réal.: Ken Scott — Scén.: Ken Scott, Martin Petit — Images: Pierre Gill — Mont.: Yvann Thibaudeau — Mus.: David Lafleche — Int.: Patrick Huard, Julie LeBreton, Antoine Bertrand — Dist.: Séville.



Transformers: Dark of the Moon

Le réalisateur et producteur de films d'horreur et de suspense Michael Bay dirige pour la troisième fois Shia LaBeouf dans sa lutte pour sauver la planète. Intégrant quelques scènes d'archives de 1969, il situe son histoire sur la face cachée de la Lune où un étrange vaisseau s'est abîmé. Les astronautes américains avaient donc une double mission, réussir à marcher sur la Lune et, en secret, rapporter des informations sur cette épave extraterrestre. On finira par savoir que les méchants Decepticons veulent récupérer certains éléments de l'épave afin de créer un tunnel de téléportation. Mais c'est sans compter sur Sam Withwiky et les Autobots qui, malgré les réticences des autorités, sauront courageusement lutter contre les vilains. La nouvelle flamme du héros, Carly Spencer, pratiquement toujours vêtue de blanc, est incarnée par une Rosie Huntington-Whiteley aux moues



X-Men: First Class

Le réalisateur Matthew Vaughn — *Layer Cake* (2004), *Stardust* (2006) ou *Kick-Ass* (2010) — s'est tellement compliqué la vie avec ce récit des plus minces qu'il passe à côté de l'essentiel de ce genre de film: le plaisir de retrouver les personnages des bandes dessinées. Antépisode à la série de films du début des années 2000, ce très long métrage décrit la jeunesse des superhéros. Un peu à la *Star Trek* de 2009, qui racontait les débuts du capitaine Kirk et de monsieur Spock. Dans la première heure du film, nous sommes constamment télescopés de l'Allemagne, aux États-Unis, à la Suisse, à l'Argentine, à l'Angleterre et à la Russie. Les enfances d'Éric Lensherr alias Magnéto, survivant d'un camp de concentration, et de Charles Xavier, le professeur X, enfant télépathe qui fait la rencontre

boudeuses et au jeu statuesque de mannequin de lingerie. On cherche à situer la quête, mais l'action ne s'enclenche qu'après plus de 30 minutes de film.

On ne s'habitue jamais à ces films de gadgets au scénario minceur et aux personnages manichéens. Ces œuvres de commande (inspirées ici par une ligne de jouet d'Hasbro) semblent principalement financées pour mousser la vente des produits dérivés. Les transformations de véhicules en robots, faite sur mesure pour un certain public, sont très réussies. Mais dès l'ouverture, la fumée qui monte des buildings est bien trop circonscrite; comme si le studio ILM souhaitait faire joli. De la même manière, les explosions font éclater leur lot de particules surtout sur l'arrière de l'image, comme si, encore une fois, on choisissait de salir l'avant-plan afin de rendre l'intégration plus réussie. On cherche à humaniser les robots en faisant couler au ralenti de la peinture rouge lors des combats. Il y a aussi une très mauvaise gestion des débris et des effets de bombardements qui fait perdre de la crédibilité à l'ensemble. La scène finale dans le building incliné s'approche bien plus d'un dessin animé que d'un film de science-fiction... Et dire qu'on nous annonce un quatrième opus pour 2014!

Élène Dallaire

■ TRANSFORMERS 3: LA FACE CACHÉE DE LA LUNE | États-Unis 2011, 155 minutes — Réal.: Michael Bay — Scén.: Ehren Kruger et Alicia Accardo — Images: Amir M. Mokri — Mont.: Roger Barton — Mus.: Todd Haberman et Steve Jablonsky — Int.: Shia LaBeouf, Rosie Huntington-Whiteley, Josh Duhamel, Patrick Dempsey, John Turturro, Frances McDormand — Dist.: Paramount.

de Raven, fille elle aussi mutante, auraient eu avantage à être simplifiées. Lors de la rencontre de Charles et Éric, on aurait pu livrer l'information par des retours en arrière. Situé dans le contexte de la crise des missiles à Cuba, on utilise les clichés de la guerre froide sans les rendre intéressants. Les jeunes mutants devront unir leurs efforts, apprendre à bien utiliser leurs pouvoirs pour mettre en échec Sebastian Shaw, un ex-nazi qui, par des manœuvres de suggestions de la pensée et de corruption, veut déclencher une guerre atomique.

Le lectorat des *Marvel comics* aura peut-être plaisir à découvrir ces trop nombreux détails, mais, pour les autres spectateurs, le récit ne fonctionne pas. La rencontre avec le banquier suisse et le voyage en Argentine ne sont qu'accessoires, comme le personnage de Raven qui, malgré ses pouvoirs surnaturels, reste en arrière-plan comme une potiche. Les effets spéciaux dans ce type de production doivent être d'un fini impeccable; cependant, même si les transformations des personnages sont contrôlées, il manque souvent de texture sur les avant-plans pour rendre les scènes d'incrustation crédibles. La bataille finale, dans ce qui représente la baie des Cochons, souffre d'un réel manque de tension et devient passablement ridicule. Tous les missiles qui transpercent le ciel n'arrivent pas à faire éclater notre joie. ☹

Élène Dallaire

■ X-MEN: PREMIÈRE CLASSE | États-Unis 2011, 131 minutes — Réal.: Matthew Vaughn — Scén.: Jane Goldman et Ashley Miller — Images: John Mathieson — Mont.: Eddie Hamilton — Mus.: Henry Jackman — Int.: Michael Fassbender, James McAvoy, Kevin Bacon, Jennifer Lawrence, Rose Byrne, January Jones — Dist.: 20th Century Fox.